



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

De toutes ces compositions de costumes qui appartiennent à tant de siècles, à tant de lieux divers, nous n'avons rien recueilli de plus gracieux que les écharpes. Il faut qu'il y ait dans ce seul tissu charme et poésie, car vous le voyez apparaître sur les blanches épaules de nos héroïnes de romans, depuis l'écharpe que Scudéry faisait *voltiger au gré des zéphirs amoureux*, jusqu'aux écharpes que M. de Balzac vient si spirituellement enlacer dans nos amours modernes. Peu de tableaux de femmes s'aperçoivent sans qu'une écharpe légère ou azurée ne prête quelque heureux reflet aux formes qu'elle entoure; nous savons tous avec quel art séduisant elles furent employées par Isabey pour ses plus jolis portraits de femmes, et avec quelle grâce nouvelle M^{me} Mirbel vient encore

les placer aujourd'hui sur ces charmants chefs-d'œuvre que nous admirons au salon. Enfin, pour sortir de ce préambule, qui a tout l'air d'un entraînement pour faire adopter les écharpes, parlons de suite de celles en blonde-illusion qui sont si jolies sur toutes ces robes d'étoffes lourdes et sévères dans lesquelles nous nous emprisonnons. Cela seul peut-être relève un peu la lourdeur de nos toilettes qui nous éloigne de plus en plus de la grâce. On aime à reposer sa vue sur ce tissu transparent et vaporeux qui rappelle tout ce que les femmes ont perdu de charmes en abandonnant la gaze, les crêpes, les tulles, si convenables à la danse, si favorables à la jeunesse, à la beauté, et qui faisait des bals le triomphe des femmes. Aujourd'hui elles ont encore tant d'avantage lorsqu'elles viennent se mettre en regard avec des étoffes de satin ou de velours, que nous ne doutons pas que la

coquetterie ne fasse justice de ce travers du goût, et que nous ne revenions bientôt à voir paraître nos jolies élégantes vêtues de ces costumes légers, diaphanes, aériens, qui vont si bien à la poésie, aux amours et aux femmes.

Parmi quelques toilettes analogues à celle dont nous citons les avantages, nous avons remarqué cette semaine une robe en tulle-blonde, unie, ouverte sur le côté et fermée par des nœuds de satin rose. Au bas de cette robe, était légèrement froncée une blonde d'un quart de hauteur, ayant au-dessus de la tête une rangée de coques de ruban de satin, et au-dessus de ces coques des bouquets en application de blonde sur le fond uni de la robe. Le dessous en satin blanc; le corsage drapé avec mathilde de blonde montée sur une rangée de petites coques de ruban de satin semblable à celle du bas du jupon; coiffure en rubans; le haut des gants garni de petites coques roses.

— Un genre de garniture qui ressemble assez à celui que nous venons de décrire, est une guirlande de petits œillets roses, entourant la tête d'une blonde placée en tablier sur le devant d'une robe de gaze blanche, brochée d'une espèce de vermicelle blanc. Pour former tablier, cette blonde partait de chaque côté de la ceinture et s'arrondissait vers le bas, de manière à ce que la blonde formât volant au bas sur le devant du jupon. Le tour de la mantille était aussi orné d'un cordon d'œillets qui traversait le dessus des manches diagonalement et à plusieurs reprises.

— On voit de très-jolies gazes employées pour robes de bal, et qui cependant semblent répondre au goût gothique que nous portons sur tout. Ce sont des gazes très-légères sur lesquelles sont brochés blanc sur blanc ou rose sur rose des dessins gothiques. Avec ce genre de tissus, des agrafes de pierreries ou de perles conviennent moins pour orner que les rubans ou les fleurs.

— Les gazes-blondes sont toujours très-

recherchées pour bal, puis le *satin-blonde* dont les bouquets et les feuillages de satin se détachent sur des fonds clairs comme la gaze.

— On tient toujours aux dessins antiques dans les blondes, puis aux larges treilles et aux champs unis. Tout cela va bien avec nos modes actuelles. Les voiles eux-mêmes ont subi l'influence du goût. Les plus recherchés en blonde noire ou blanche ont de larges réseaux, et au bord, des dessins pris sur des modèles du moyen-âge.

— Pour porter avec toutes ces blondes, ces fleurs, ces étoffes, dont la richesse et la fraîcheur fait redouter le plus léger froissement, nous devons nous empresser de citer les *polonaises*, ces espèces de charmantes petites pelisses en satin rose, bleu ou blanc, garnies de cygne et qui sont aussi chaudes qu'élégantes et gracieuses. Nous avons trouvé ces divers avantages réunis dans les polonaises exécutées aux magasins de la *Belle Anglaise* (rue de la Paix). On ne peut rien concevoir de mieux entendu que la nouvelle coupe qui leur donne la facilité de s'élargir sur la rondeur de la manche sans l'affaïsser. Les pans du devant sont étroits, l'entournure du cou très-dégagée. Enfin toute cette petite combinaison de forme, de satin et de cygne font des polonaises un des plus jolis comme des plus utiles accessoires de la toilette.

— Nous avons aussi observé dans ces mêmes magasins des formes de chemisettes dites à la *cardinal* qui vont parfaitement avec nos genres de façons et d'étoffes. On les fait en blonde, en dentelle, en mousseline, de manière à s'approprier aux diverses toilettes.

Les petits bonnets de lingerie sont tels aujourd'hui que leur élégance permet de les adopter même pour toilette habillée. Nous en avons vu au magasin de la *Belle Anglaise* qui, par leurs grâces, la disposition de leurs ornemens, le choix des points et des dentelles, avaient droit au

plus brillant salon. La lingerie n'est pas le seul article dont s'occupe cette maison. Les robes de soie, de tulle, etc., brodées en soie blanche ou en couleur, s'y trouvent dans un choix parfait.

— Les porte-bouquets sont devenus indispensables dans la toilette d'une femme. Il en faut autant que d'éventails; aussi en fait-on de tous les genres, en or ciselé, à jour et d'autres en nacre, puis d'autres en écaille incrustée d'or. Il s'en voit même d'un grand prix, étant enrichis d'émaux et de pierreries. Une bague, suspendue à une chaîne qui les retient au doigt, complète leur élégance.

— Les éventails sont toujours très-grands, mais on en fait de nouveaux dans le genre antique. Les plus recherchés sont en écaille incrustée d'or, les peintures excessivement chères.

— En général, on porte peu de colliers; les bijoux se résument aux boucles d'oreilles, épingles et boucles.

La gravure que nous offrons aujourd'hui représente une toilette de grande soirée. La robe en satin couleur écarlate, brochée dans des nuances très-vives où domine le bleu, est assortie au jupon de satin bleu garni de trois volans en blonde. Les manches longues en blonde. L'étoffe de la robe est de chez M. Brousse (rue Richelieu, n° 86); les blouses de chez M. Violard (rue Richelieu, n° 2); et enfin le chapeau, qui est en velours scabieuse, orné de plumes bleues, et d'une des formes les plus gracieuses, sort de chez M^{me} La Rochelle (rue Choiseul, n° 3).

Il existe dans ce monde une publication charmante et bien connue pour ses heureuses compositions, toutes mélangées d'idées fortes et de récits légers, d'analyses sérieuses et de narrations pleines de grâce. Vrai tableau moral de Paris, elle représente la société sous toutes ses faces, donne à la politique un coloris piquant, et transmet avec habileté toutes

les nuances de la littérature. A ce portrait de la *Revue de Paris*, il ne nous reste à ajouter que l'expression du regret de ne pouvoir extraire les jolis articles qui nous plaisent tant à lire. Cependant, entraînés par l'attrait du sujet, nous nous hasarderons cette fois à raconter, en manière d'analyse, une petite nouvelle, qui perdra son éloquence par les réductions auxquelles nous sommes forcées, mais qui transmettra encore assez de sa grâce originale pour que l'auteur nous pardonne de l'avoir ainsi mutilé.

ET TOUT CELA POUR LA PLAISIR DE PARLER!

La scène se passe à Antibes. L'église est décorée pour la célébration d'un mariage, le public se presse autour de l'autel; la porte s'ouvre, et la mariée s'avance: forme blanche et aérienne, grande jeune fille pâle et svelte, qui, insoucieuse de sa parure de gaze et de sa couronne d'orange, s'agenouille, prie et tremble sous son voile; tandis qu'un vieillard débile vient lentement se placer auprès d'elle, montre son front couvert de cicatrices, les croix qui décorent sa poitrine, et fait reconnaître le vieux militaire qui va devenir l'époux de la jeune fiancée.

Lorsque l'instant du *oui* éternel fut arrivé, il le prononça avec fermeté et bonheur. Elle, baissa sa tête angélique, et le prêtre se contenta de ce signe pour la lier à tout jamais devant Dieu.

Quelques instans après, une élégante voiture emportait les nouveaux mariés sur la route de Paris.

Dans tout ce monde témoin de cet inégal hymen, il en fut qui se prirent à parler de Suzanne; ils s'attendrirent sur son sort, et ils racontèrent à ceux qui l'ignoraient, par quelle triste aventure, lorsqu'elle était bien jeune encore, sa langue fut paralysée à la suite d'un naufrage où périrent son père et sa mère, et dont seule elle fut sauvée, mais frappée de cette fatale infirmité.

Sa jeunesse fut bien triste et sa beauté prit l'empreinte de la mélancolie de ses pensées. Ses joues étaient blanches ; son regard était terne, jamais sourire n'effleura ses lèvres, et cependant elle était si séduisante sous cette livrée du malheur, qu'un vieux général, touché de son sort et de son abandon, lui offrit son nom, ses richesses, et l'épousa.

Deux ans après, nous voyons le général et sa femme habitant à Paris un riche hôtel plein de luxe et d'élégance. Suzanne y a pris l'âme, la tournure, la manière des femmes du grand monde, et avec elle tout a changé de face, jusqu'au caractère du vieux général, qui s'est dépouillé une à une des habitudes de son camp. Il a oublié les refrains du bivouac, abandonné sa belle pipe orientale garnie d'ambre et de vermeil, et son tabac du Levant, et ses blagues de soie et de perles. Tout s'est refait en lui, mœurs, langage, humeur : autrefois il était inégal, brusque, violent ; maintenant il est toujours gai, affable, souriant. Il est heureux ; il adore sa femme, et il répond à son ami George, qui s'étonne de la folie de son mariage : « Elle était pauvre, elle est infirme : c'est une bonne action que j'ai voulu faire. »

Mais pour Suzanne, il s'était opéré un changement contraire. La fortune avait relevé cette douleur si humble dans la médiocrité. La pauvre enfant obscure et délaissée s'était vite épanouie au soleil du monde ; elle avait vite mûri de corps et d'âme. Qui l'eût vue autrefois ne l'eût guère reconnue ; grandie, développée de taille et de visage, ses traits avaient pris une expression fine, son regard une grâce rêveuse qui le rendait divin. La touchante jeune fille avait disparu ; ce n'était plus aujourd'hui qu'une femme admirablement belle.

Plus de changemens encore dans son caractère, devenu bizarre, emporté, exigeant ; mais son infirmité couvrait ses défauts d'une excuse attendrissante. On la

plaignait ; on l'entourait d'égards. Aussi n'était-ce pas la jeune femme qui veillait ici sur son époux souffrant, mais le vieillard débile qui prêtait à cette jeunesse affligée ses consolations et son appui. Pour elle il épuisait l'art des petits soins et des ménagemens. Son amour était de bienveillance et d'orgueil satisfait d'un sourire qui accueillait ses soins. Lorsque le soir, dans le salon qui séparait leurs deux appartemens, il la quittait pour la nuit, le bon vieillard se croyait payé de sa journée toute de prévenances, si elle lui avait serré la main, si elle avait appuyé le front sous son baiser, si elle lui avait dit, avec son langage qu'il comprenait si bien : « Je suis contente de la soirée que vous m'avez donnée ; la musique du concert m'a touchée ; la danse du bal m'a mise en joie ; l'acteur du drame m'a émue. Merci ! »

Ce langage, il avait appris à le comprendre par un instinct de pitié et de tendresse qui lui avait révélé toute cette parole admirable d'une femme qui ne traduit pas sa pensée en sons vulgaires, mais qui vous parle avec tout son être, avec toute sa beauté, qui vous parle du geste et du regard, avec le sourire de ses lèvres et la flamme de ses yeux, qui met sa pensée en relief, et vous la donne à voir et à toucher. Le général s'était mis en rapport parfait avec cet idiome, et Suzanne lui savait plus gré de cette intelligence que de toute autre chose, que de cette vie de fêtes, ces richesses, cet hôtel somptueux, cette délicieuse existence où il l'avait placée.

Par contre-coup, elle s'irritait contre ceux qui ne comprenaient pas ses signes à première vue. Pour eux c'étaient des colères et des haines. Rien surtout ne lui répugnait comme d'écrire ses discours. Partout chez elle se trouvaient des albums qu'elle brisait souvent, comme l'enseigne de sa misère. Son infirmité lui gâtait tout, empoisonnait sa joie, effaçait sa beauté, arrêtait les hommages, mettait

la pitié là où seraient venus l'admiration et l'amour. Pour une si violente imagination, c'étaient autant d'insultes qui lui peignaient l'âme. Cette souffrance continue l'entraîna dans une maladie de langueur qui mit le général au désespoir ; pour la guérir, il promit la moitié de sa fortune ; mais ce fut en vain que les plus célèbres médecins furent appelés de tous côtés.

Dans ce même moment, tous les salons de Paris retentirent de l'arrivée d'un célèbre médecin allemand, qui venait d'être présenté à l'Institut. « La faculté germanique sera peut-être mieux inspirée que la nôtre, » pensa le général. Il demanda audience au docteur, il se rendit chez lui avec Suzanne.

En deux mots il lui dit l'objet de sa visite. Aussitôt le docteur entama avec la jeune femme une conversation admirablement mimée ; elle raconta le malheur qui l'avait privée de la parole. Le docteur, après la plus scrupuleuse attention, les détails les plus minutieux, réfléchit un instant, et s'approchant du général, lui dit à demi-voix :

« Mariez votre fille, monsieur, et j'en réponds. »

Le général fit deux pas en arrière et demeura pétrifié. Suzanne devint pâle comme une morte ; mais feignant ne rien avoir entendu, elle demanda quel avait été le résultat de la conférence.

« Rien, » répondit le général en l'entraînant avec un soupir.

Elle se mordit la lèvre jusqu'au sang, fut s'enfermer dans sa chambre et passa trois heures à méditer le mot du docteur. Sans doute, il n'eût été qu'une énigme pour la jeune fille d'autrefois ; mais il fut vite compris par la femme de vingt ans, dont l'intelligence s'était développée dans un recueillement forcé. Le froid paternel qui environnait son mariage était un mystère qui pesait à son imagination ; mais le voile venait d'être déchiré par ces deux mots : « mariez-la. » Ils devin-

rent un arrêt qui lui fit trouver dans son union un joug, une trahison, un affreux contrat qui la forçait à rester infirme.

Ce mot fatal : « mariez-la, » lui avait frappé à la fois la tête et le cœur ; il bruisait sans cesse à son oreille, dans les veilles, dans le sommeil ; ce mot lui venait tantôt grave, tantôt moqueur, prenant, pour lui apparaître, une forme pleine de poésie et de vanité. Chez elle, la parole n'était pas morte, mais en léthargie seulement. Oh ! combien cette pensée jetait son imagination dans un affreux tourment ! qu'avait-elle donc fait pour mériter une si étrange et fatale destinée ? Deux fois victime du sort, voilà donc ce que lui coûtaient son rang et ses richesses ! c'étaient là des réflexions qui dévoraient ses jours et ses nuits, qui lui fatiguaient la tête jusqu'au vertige, et tournaient à lui ôter la raison d'abord et puis la vie.

Par moment elle pleurait, elle se mordait les poings, et tombait épuisée par ses impuissans efforts. Alors, Dieu sait que d'incohérens projets, d'horribles desseins, quel chemin faisait son esprit dans ce monde qui avait pour elle de si belles promesses ! que de résolutions arrêtées et puis perdues ! Mais cette lutte fit son tems ; ses hésitations, ses scrupules, ses terreurs et ses préjugés ne purent résister contre tant de désespoir et de souffrance.

Le général était allé à Meaux. Après une journée pleine d'agitation, Suzanne prit un parti violent, décisif ; c'était au plus fort du carnaval, un lundi : le bal de l'Opéra lui revint à la pensée. Elle veilla tout le soir avec un ouvrage de tapisserie entre ses doigts ; mais sa tête était ailleurs. A minuit elle prit son domino, son masque, toute sa folle parure, elle mit une fleur à sa ceinture et sortit à la dérobée.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

Réflexions

SUR LA COQUETTERIE.

Un poète anglais a dit : « Pour définir la coquetterie, il faudrait arracher une plume au paon, et la tremper dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel. » Comment peindre en effet ces mille nuances de la vanité, ces desirs insatiables de plaire, ces subtilités ingénieuses de la toilette, ces éternelles transfigurations qui composent l'existence d'une femme à la mode ? Il est aussi impossible de saisir en détail et d'analyser les caprices de son goût, les fantaisies de son esprit, les fugitives dispositions de son cœur, que de distinguer, dans une mosaïque, toutes les parties d'un brillant tableau. Depuis l'élégance de la chaussure jusqu'à la grâce dans l'arrangement des cheveux, combien de séductions, que de mystérieux pièges auxquels nous autres hommes nous nous laissons prendre sans nous en douter, et que nous pourrions bien ignorer long-tems, si le dépit des rivales n'était là pour les révéler ! Quelle étude pour s'assurer le constant hommage de notre sexe, et, ce qui flatte encore plus la véritable coquette, pour exciter perpétuellement l'envie et la jalousie du sien ! Ce n'est pas moi qui parviendrais à décrire ce qu'il en coûte de soins quand on veut maintenir l'équilibre entre un grand nombre d'adorateurs, de telle façon que chacun se croie toujours près de l'emporter dans la balance... Pour celui-là, mélancolique et rêveur, le front se penche languissamment, on prend un air de madone ; pour celui-ci, ardent et vif, une étincelle semble partir à chaque coup-d'œil... Écoutez : profitant d'un intervalle de silence, la voix s'élève et sollicite votre attention... Regardez : que de poses artistement variées ! que de places quittées et reprises pour se faire admirer de tous ! Il y a certaines soirées où une jeune femme, jolie et spirituelle, met en

œuvre plus de diplomatie qu'il ne s'en dépense, en vérité, dans toutes les cours de l'Europe.

On a remarqué que les coquettes causent, nous ne dirons pas les plus profondes, mais les plus violentes passions. On n'aime bien une femme qu'après l'avoir possédée ; on la désire auparavant, mais ce désir, qui plaît tant aux coquettes, jette ordinairement une flamme plus vive que celle de l'amour. Leurs demi-aveux, leurs douteuses faveurs, les craintes éternelles qu'elles se plaisent à nourrir, tiennent l'âme dans une singulière activité. Lorsqu'aux obstacles que la société a mis entre un homme et la femme qu'il adore, il s'en joint incessamment d'autres, que cette femme crée elle-même après avoir donné l'essor aux plus ambitieux espoirs, la tête prend feu : une lettre renvoyée, une croisée fermée au passage, un regard refusé, une main précipitamment retirée, mettent la fièvre dans le sang ; et comme presque toujours l'impatience d'acquiescer davantage est venue ravir à l'amant ces trésors obtenus avec tant de peines, l'insensé ne manque pas de s'abandonner contre lui-même à toutes sortes de malédictions, bien plus encore que d'accuser celle qui se fait une joie de ses souffrances.

Mais si la possession vous a donné des droits ; si, favorisé par les circonstances, vous avez fait oublier son rôle un instant à une femme vaine et légère, elle ne pourra plus le reprendre avec vous. Lassé de ressembler à ces jouets que les enfans livrent aux vents d'automne, vous ne souffrirez plus qu'on vous envoie au ciel pour vous en faire redescendre aussitôt ; vous avez obéi si long-tems, que votre dignité semble intéressée à commander à son tour. Votre amour-propre s'offense d'un sourire, d'un regard, d'un mot adressé à un autre. Une valse que vous n'avez pu empêcher, deux ou trois contredanses accordées au même danseur, sont regardées comme des preuves suffisantes d'inconstance ; un tête-à-tête sacri-

fié à un bal devient un crime impardonnable ; lorsque vous êtes resté une heure entière caché dans quelque coin de rue, attendant qu'un bras souple et frémissant s'enchaîne furtivement au vôtre, et que vos yeux ont en vain suivi toutes les formes de femme qui glissaient dans l'ombre, vous murmurez : *c'est la dernière fois.*

— Pour peu que ces mécontentemens se renouvelent, pour peu que des colères, des bouderies moqueuses accueillent vos reproches, l'indifférence succède bientôt à la fatigante jalousie ; à moins que vous ne soyez d'une nature mélancolique et tendre, nature d'exception que brise un amour malheureux, comme un souffle d'orage abat une faible fleur ; ces irritations, qui ont ardemment contribué à vous mettre au cœur une flamme brûlante, ne font que hâter le moment où les passions satisfaites s'éloignent par la satiété. Si la coquetterie possède le secret de faire naître l'amour, il n'appartient qu'au dévouement de le conserver.

L'image de la coquette intéressante et noble, au maintien engageant et réservé, s'éloigne de plus en plus de notre société. La révolution française, en détruisant la puissance du boudoir, a porté un coup mortel à ces éclatantes existences qui fleurirent dans les siècles précédens. La coquetterie était alors en quelque sorte une position sociale pour une femme jeune et jolie.

Telle est la véritable coquette, dont le modèle ne se retrouve plus guère que dans le répertoire du Théâtre-Français.

LE JOUR DE L'AN

A SAINT-PETERSBOURG.

« Allez-vous ce soir à la mascarade, me demanda M^{lle} J. T. — Je crains d'y étouffer, lui répondis-je. — Mais si je vous place dans l'orangerie vitrée du pa-

lais d'hiver, vous verrez tout sans rien risquer. » Cette assurance me décida ; je me rendis à huit heures au lieu du rendez-vous, tout était déjà commencé. Les grands salons du palais étaient ouverts au peuple qui s'y réunissait en masses imposantes pour un pays où les masses auraient quelque chose d'imposant. Trente mille billets avaient été distribués et le peuple y était en majorité. Nobles, gros marchands, détaillans, ouvriers, domestiques, cochers, tout le monde y était péle-mêle, sans cris, sans trouble, sans tumulte ; car cette réunion annuelle dans le palais du souverain est empreinte d'un caractère grave et respectueux. Une musique de bal se faisait entendre continuellement et jouait des marches connues sous le nom de polonaises. Chacun portait le costume de son état : les dames en habit russe et les hommes avec une simple vénitienne. L'habit russe est d'un effet charmant, c'est celui qu'on portait toujours avant l'introduction des modes étrangères en Russie. A présent il n'est guère d'un usage régulier que parmi les femmes de la campagne. Voici à peu près en quoi il consiste : une large passe, nommée pavoinik, brodée en diamans, en perles ou en filigrane, posée en auréole et bordant les cheveux disposés en bandeaux ; une robe ou manteau d'étoffe brodée richement, soutenue par des galons passant sur les épaules en guise de corsage ; un canezou de mousseline froncé à larges manches. Du reste, le goût et la richesse peuvent varier à l'infini. Cet élégant costume. Vers neuf heures, la famille impériale et les personnes de leur suite traversèrent les salles, c'est-à-dire se firent jour à travers cette foule qui, un moment auparavant, semblait ne pouvoir laisser le moindre jour au milieu d'elle. Tel est cependant l'effet magique de la présence de ses souverains : le peuple fait place quand lui-même respire à peine. Quelques couples gracieux passèrent à plusieurs reprises devant l'orangerie vitrée ; mais je puis

dire qu'aucun n'égalait l'empereur et l'impératrice, tant pour la régularité des traits que pour la majesté répandue sur toute leur personne. Après le souper de la cour, on nous permit de jouir du coup-d'œil de la salle. On n'a point d'idée chez nous d'une fête aussi brillante. Une gaze d'argent éclairée derrière, semblable au mouvement d'une eau transparente et légèrement agitée par le vent, recouvrait les parois de ce salon; des lustres suspendus jetant des flots de lumières, plusieurs tables couvertes des plus riches surtouts, sont les objets qui m'ont le plus frappée. La table de l'impératrice se distinguait de toutes les autres par une élégante simplicité; au milieu était un énorme candélabre entouré d'un tertre de mousse garni de jacinthes, de jonquilles, de narcisses et de violettes. En Russie! au mois de janvier! dira plus d'une de nos jolies lectrices. C'est pourtant la vérité, trouvez-vous cela plus étonnant que de voir un souverain au milieu de ses sujets sans autre garde que leur amour pour sa personne? souhaitez cela aux monarques constitutionnels. Lorsque je voulus partir, je ne retrouvai plus mon domestique. Une dame obligeante me prêta le sien. Le lendemain je voulus gronder le pauvre Kassili qui, loin de se montrer honteux de m'avoir abandonnée, paraissait radieux. « Tu as été à la mascarade, lui dis-je, sans songer à ton devoir. — Ah! madame, me dit-il, j'avais un billet dans ma poche, il m'a été impossible de résister; le jour de l'an est la fête du peuple. » Je ne voulus point troubler la joie de ce brave homme, il avait vu l'empereur.

Théâtres.

M^{me} Léontine-Volnys accepte, comme condition de ses débuts à la Comédie-Française, six rôles qu'il lui faudra jouer pour n'être engagée qu'en cas de succès. Ces rôles sont : Célimène du *Misanthrope*, Valérie, Hortense de *l'École des Vieillards*, la *Jeune femme colère*, Eulalie de *Misanthropie et Repentir*, et Sylvia des *Jeux de l'amour et du hasard*.

— Le théâtre Ventadour ouvre, le dimanche 4 janvier, la série de ses bals masqués. La beauté de la salle, les nombreux divertissemens que prépare l'administration, un éclairage d'un nouveau mode, un riche vestiaire, un orchestre que tout le monde connaît, ne peuvent manquer d'attirer la foule. Le premier bal commencera par une *Mazurque* de CENT DANSEURS en costumes russes. La richesse et la nouveauté de ces costumes ajouteront un nouvel attrait à ces bals, qui doivent obtenir beaucoup de succès.

— La santé de M^{lle} Duchesnois continue à alarmer ses amis. Elle vient de recevoir les secours de la religion : elle-même les a réclamés, à la suite de crises qui l'avaient inquiétée plus que de raison. Elle supporte les douleurs de sa longue maladie avec un courage et une résignation bien digne de tout ce qu'on sait d'elle.

— *Il Furioso*, opéra du célèbre Donizetti, a été représenté pour la deux cent cinquantième fois sur le théâtre de Padoue, et les transports des dilettanti ont été aussi vifs qu'à la première représentation.

M^{me} SOPHIE C.

A ce Numéro est jointe la planche 1123.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DE DONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Modes de Paris.

5. Janvier 1835.

N^o 23.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Velours M^{me} Laroche rue Choiseul, 3.

Robe en Satin broché Pompadour M^{me} Brasse rue Richelieu 86.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid